

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[400. Paris, Mercredi 10 juin 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-06-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- Je vous écris avec une pensée charmante ans le cœur. Plus que trois fois
- semaine, mardi et mercredi, car sans doute vous partirez samedi matin. Vous me direz.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

Information générales

LangueFrançais

Cote1093-1094, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

390. Londres, Dimanche 7 juns 1840

3 heures

Je vous écris avec une pensée charmante, dans le cœur. Plus que trois fois. demain, mardi et mercredi. Car sans doute vous partirez samedi matin. Vous me direz. Ma course à Epsom ne m'a pas paru si drôle qu'à lord Granville. J'ai peu ri. Ce qui me fait sourire, c'est l'importance qu'on attache quelquefois, dans le monde, à certaines choses, et tout ce qu'on y voit. J'ai été à Epsom. Epsoms est frivole. Tous les gens frivoles y vont. Donc, je deviens frivole, donc, je ferai ce que font, les gens frivoles. Donc, donc, ... Il y a bien du factice et bien de la servilité en cela d'agir plus simplement et plus librement. On me dit qu'Epsom est un spectacle curieux. Ellice me propose d'aller dîner à la campagne, tout près, avec sa famille et lord Spencer, et d'aller de là, voir ce spectacle. Je vais dîner avec Ellice et lord Spencer. Je vais avec eux me promener à Epsom. Je trouve que c'est long, et je reviens me coucher à onze heures. Si le monde voit dans ma promenade quelque chose de plus, et s'en promet, sur moi quelque empire de plus, le monde se trompe et le verra bien. Epsom m'a laissé comme il m'a pris, sans embarras d'y aller et sans envie d'y retourner.

Je vous en prie ; ne soyez pas un peu malade, dans vos lettres ni ailleurs, pour ces misères. Ayez foi. Vraiment ceci ne vaut pas la peine de douter. Et dites moi toujours tout à chaque occasion, petite ou grande, je vous en aime davantage. Même quand ce que vous me dites, me fait sourire.

J'ai beaucoup causé hier avec la Reine, à dîner surtout, causé de je ne sais quoi mais assez agréablement. Soyez sure qu'elle a de l'esprit, et pas mal de sérieux et de fermeté dans son jeune esprit. Elle est bien jeune. Elle rit toujours. Et on voit qu'elle a envie de rire encore plus qu'elle ne rit. Peu de monde, lord Melbourne et lord Palmerston, le Maréchal Saldanha, le comte de Hartig, M. et Mad. Van de Weyer qui sont revenus de Bruxelles, la maison. J'avais à ma droite lady Mary Howard, fille du comte de Surrey, enfoncée dans sa shyness et ses beaux cheveux blonds. Après le dîner, quelques uns ont joué au Whist, d'autres aux échecs. Nous nous sommes assis, autour d'une table. Conversation froide et languissante. La Reine va à Windsor, dans deux ou trois jours, je crois. La Duchesse de Sutherland est partie ; mais Charles Greville m'a dit qu'elle vous donnait Stafford-House, et que vous seriez là, en son absence. Cela me paraît très bien. Vous ne le saviez donc pas encore. Vous me l'auriez dit.

6 heures

Je viens de faire le tour complet de Regent's park. J'ai marché une heure et demie, seul, lentement, pensant à vous. Quand vous serez ici, je ne ferai plus guère ces

grandes promenades solitaires. Je vous donnerai mon loisir. Le beau temps dure. Je le regarde. Je lui demande, s'il durera dans huit jours. Alava a été assez malade. Il est bien bon enfant et pas mal au courant ; mais personne ne compte avec lui. Est-il vrai que M. Van de Weyer est un peu remuant et commère ? Que de choses j'ai encore à vous demander, quoique je commence à être établi ! N'est-ce pas, vous aurez la bonté avant de partir, de faire demander à Génie s'il n'a rien à m'envoyer. Décidément, il y aurait, à ce qu'il vint dans ce moment, assez d'inconvénients.

Lundi une heure

Je suis charmé que nous ne veniez à Londres qu'à cause de moi, et je veux que vous y trouviez infiniment plus de plaisir que de tracas. Je n'aime pas du tout le tracas. J'ose dire qu'il n'y a personne à la nature de qui il soit plus antipathique qu'à la mienne. Mais quand au bout du tracas, il y a un plaisir, un vrai plaisir, le tracas disparaît, je l'oublie absolument, je le traverse indifféremment. C'est si beau d'être heureux ! Si charmant ! Peu importe le prix du bonheur. Vous n'êtes pas si bien douce que moi. Vous avez le bonheur, très vif, mais la contrariété très-vive aussi, et au moment où vous payez le bonheur, vous pensez à ce qu'il coûte. Moi, je ne pense jamais qu'à ce qu'il vaut. On m'a apporté hier le petit portrait d'Henriette, très ressemblant et très joli. Je viens de recevoir des nouvelles de leur arrivée à Lisieux. Les voilà établis à la campagne. J'espère qu'ils y seront bien. Vers le 15 juillet. Ils iront aux bains de mer, à Trouville sur cette côte où je me suis promené en m'efforçant de traverser des yeux l'Océan pour aller vous chercher en Angleterre où vous étiez alors. C'est moi qui suis en Angleterre, et c'est vous qui venez m'y chercher. Mais pas des yeux seulement.

Adieu. Cet adieu est très à sa place.

Je ne crois pas à la guerre. Vous savez qu'en général je n'y crois pas. Mais pas en particulier non plus. Thiers s'amuse à en parler. cela lui plaît ; et cela lui sert aussi. Un peu de fièvre dans le présent, en perspective d'un peu de bruit dans l'avenir ; sa position s'arrange de cela. Il le croit du moins. Je ne connais personne ici qui accepte la pensée de la guerre. On est déjà assez préoccupé de celle de Chine qui sera probablement plus sérieuse qu'on n'a prévu. Je n'ai pas grande estime pour le nombre ; pourtant c'est quelque chose et en Chine ce quelque chose est immense. Adieu décidément. Plus que deux lettres. Adieu. Adieu. En attendant.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-06-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/401>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Dimanche 7 juin 1840

Heure 3 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-

ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres - Dimanche 7 Juin 1840 1893

8 heures

à ce qu'il vint
me.

une heure

à Londres

vous y
les que se l'opéra
de bien qu'il
et il est plus
mais quand on
qui sera
Londres et
le beau
en regardant le
le bien d'ici
un vieil, mais
on annonce, ni
à ce qu'il
qu'à ce qu'il

et partait
en juin. Je
leur arrivée
la campagne,
le 15 juillet
Londres
comme en

Je vous écris avec une pensée
charmante dans le cœur. Plus que trois jours
demain, mardi et mercredi. Car sans doute
vous partirez samedi matin. Vous ne dînez

Ma course à Epsom ne m'a pas paru si
brève qu'à Lord Stanville. J'ai peu vu, ce qui
me fait souvenir, est l'importance qu'on attache
quelquefois, dans le monde, à certains dîners.
et leur ce qu'on y voit. J'ai été à Epsom.
Epsom est frivole. Tous les gens frivoles y vont.
Donc, je deviens frivole. Donc, je ferai ce que
font les gens frivoles. Donc, donc... Il y a
bien du faste et bien de la civilité en cela.
J'agis plus simplement et plus légèrement. On
me dit qu'Epsom est un spectacle curieux. Elle
me propose d'aller dîner à la campagne, tout
près, avec sa famille et Lord Spencer, et
d'aller de là voir le spectacle. Je vais dîner
avec Ellice et Lord Spencer. Je vois avec eux
me promener à Epsom. Je trouve que c'est
long, et je reviens me coucher à onze heures.
Et le monde voit, dans mes promenades,

quelque chose de plus, et, l'on promet, des moi
quelque suspirer de plus, le moment de l'empere
et la terra bis, l'opéra ma l'écrit comme
il m'a pris dans embarras d'y aller et sans
avoir d'y retourner.

Le vous de prié, ne soyez pas un peu
sensible, dans vos lettres, ni si lente, pour ce
médier, d'après moi. Prud'homme lui ne veut pas
la peine de douter. Et d'été, moi toujours tout,
à chaque occasion, petite ou grande, je vous
en aime davantage. Même quand ce que
vous me dites, ne fait d'envie.

J'ai beaucoup causé hier avec la Reine,
à dîner d'abord, l'après de je ne sais quoi
mais assez absolument. Soyez donc quelle
a de l'esprit, ce pas mal de d'été et de
ferme dans son jeune esprit. Elle est bien
jeune. Elle est toujours. Et on voit quelle
a envie de vivre encore plus, quelle ne se
peu de monde; Lord Melbourne et Lord
Palmerston, le maréchal Sal'danha, le comte
de Harting, M^{rs} et M^{lle} Van de Weyer qui
sont revenus de Bruxelles, la maison, l'après
à ma droite Lady Mary Howard, fille du
Comte de Currey, enfonce dans la Shyness et

Les beaux ches
vous ont fait
vous comme
froide et la
dans une m

La duch
Charles de
Stafford dans
absent. Plus
l'après dans

Je vous de
J'ai beaucoup
peuvent à un
ferai plus que
Je vous de

Le beau
demande l'él

Alors
enfant, et par
de compte
Weyer est un
de chez moi
je commence

Même pas
partie de

Le bon vin blanc, après le vin, quelques
jours ont fait le meilleur d'entre eux. Mais
sans raison, ils ont une saveur toute particulière
froide et languissante, et même de s'écarter
de leur nature et de leur saveur.

Le vin de Colmar est peut-être, pour
l'instant, le meilleur que l'on trouve.
Il est blanc et que l'on trouve dans
chaque lieu, on peut le faire. Mais ce
L'avis de nos amis, nous ne l'avons dit.

Le vin de France, le bon vin de France
est un vin de France et de France, tout
provenant de France. Quand on veut le faire, on
peut le faire dans les vignes, par exemple, dans
le vin de France, on le fait.

Le bon vin blanc, le bon vin blanc, le bon
vin blanc et le bon vin blanc, le bon vin blanc

Mais il est un peu mauvais, il est un peu
mauvais, et peu mal de savoir, mais par exemple
de compte avec lui. Est-il vrai que M. Van de
Weyer est un peu mauvais et mauvais? Mais
de chez, j'ai encore à vous demander, puisque
je continue à être stable.

Enfin par, vous savez la bête, mais de
partir, de faire demander à Louis et à son

à m'écouter. Le lendemain, il y avait à ce qui s'est
donné ce moment, assez d'inconvénients.

Leurs une heure

Il lui est venu que pour se voir à d'abord
qu'à l'air de moi, et je vous que vous y
trouvez l'apaisement plus de plaisir que de tracas
de même par du tout le tracas, j'en dirai qu'il
s'y a personnel à la nature de qui il soit plus
antipathique qu'à la nature. Mais quand on
trouve du tracas, il y a un plaisir, un ex.
plaisir, le tracas disparaît, je l'oublie totalement,
je le laisse indifféremment, l'un si bon
l'autre mauvais ! Si charmant ! Peu importe le
prix du bonheur. Vous n'êtes pas si bien d'avec
que moi. Vous avez le bonheur bon, vif, mais
la contenance d'un, vive aussi, et un moment, ni
vous payez le bonheur, vous pensez à ce qui
l'écrit. Mais je ne pourrai jamais qu'à ce qui
vaut.

On m'a apporté hier le petit portrait
d'Henriette, qui ressemble à un joli. Je
tiens de recevoir de nouvelles de mes amis
à Lillers. Les voilà établis à la campagne.
L'empire qu'ils y trouvent bien. Dans le 15 Juillet
ils iront aux bains de mer, à Brunnelle.
Sur cette côte où je me suis promené en

Charmant
demain, mais
vous pouvez
Ma cour
brève qu'à
me fait son
quelquefois
et tout ce
L'homme est
Donc, je des
faut les ge
bien de fac
L'agie plus
me dit qu'
me propo
prié, sur
L'aller de la
sur l'écou
me prome
long, ce ja
Et le mou

se'efforçant de trouver le genre l'Océan pour
 aller vous chercher en Angleterre où vous êtes
 alors. C'est moi qui suis en Angleterre, et
 tout vous qui venez très cherches. Mais par les
 yeux d'aujourd'hui. Adieu. Les adieu est très à
 la place.

Je ne suis pas à la guerre. Vous savez
 que le général je n'y suis pas. Mais par un
 parti culier non plus. Mais l'armée à ce point.
 Cela lui plaît, et cela lui sera aussi. Mais pour
 la pièce dans le présent, la perspective d'un
 peu de bruit dans l'avenir, la position d'aujourd'hui
 et cela. Il le croit du moins. Et ce n'est
 personne ici qui accepte la pensée de la
 guerre. On ne sera ni prévenu ni celle
 de Chine, qui sera probablement plus lointain
 que ne prévu. Je suis pas grande estime
 pour le nombre, cependant c'est quelque chose,
 et en Chine ce quelque chose est immense.

Adieu de côté aussi. Plus que deux lettres.
 Adieu. Adieu. En attendant.

